

LA LIGNE DEVANT LE GUICHET

UNE COMEDIE DE

CHRISTIAN MORIAT

LA LIGNE DEVANT LE GUICHET

PERSONNAGES : 4H + 1F

- BENOIT CHAPTAL** : 40 ans
Rompu aux pratiques de la survie en milieu hostile

- **ELISABETH MONGEL**: 35 ans
Physique avantageux
Une certaine candeur dans le propos

- **BERNARD GOUGENOT**: 85 ans
Bon pied bon œil – Connaît la ligne de démarcation
comme sa poche

- **CLEMENT JOFFRETIN** : 30 ans
L'homme pressé – Le travail n'attend pas

- **L'HOMME-AU-CAPUCHON** } Même
Archétype d'Anelka, à son retour d'Afrique du Sud } comédien
- **LE FRONT DE LIBERATION DES LIGNES** } (25 à 30 ans)
DE CONFIDENTIALITE }

MUSIQUE :

- Les dames de la poste (Barbara)
- Douce France (Charles Trenet)
- Je l'attendrai à la porte du garage (Charles Trenet)
- Les plaisirs démodés (Charles Aznavour)

DUREE : 60 mn

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait :

christian.moriat@orange.fr

LA LIGNE DEVANT LE GUICHET

(- NOIR

On ne voit que la ligne de confidentialité phosphorescente sur le sol, puis une grande pancarte, également phosphorescente, sur le mur côté jardin (Celle-ci présente 3 symboles, rappelant que ce lieu est interdit :

- aux chiens*
- aux femmes vêtues du voile intégral*
- aux clients portant foulard sur le visage*

- PUIS NEONS S'ALLUMANT UN A UN AU PLAFOND :

L'espace se découvrant peu à peu... avec :

- en face : le GUICHET – dessus : micro (Seul appareil matérialisant la présence de l'Employé), mini haut-parleur de bureau et un colis*
- côté cour et jardin : quelques chaises pour faire patienter les usagers*
- côté cour, au premier plan : -distributeur de tickets (Une borne)*
- côté cour, sur le mur, en haut : tableau électronique de numéros*
- devant le guichet, au sol : la ligne de confidentialité*
- entre la ligne et le guichet : petite tente canadienne)*

SCENE 1 : LA TENTE DEVANT LE GUICHET

(- Benoît Chaptal passant la tête par l'ouverture de la tente, les néons venant de le réveiller

- Il se lève, s'étire, bâille... Il est en pyjama*
- Il regarde sa montre... Surprise... Il est en retard*
- Vite, il replie sa tente... fait chauffer de l'eau sur un camping-gaz*
- Bruit du rideau métallique remontant automatiquement*
- Stridulation à la porte d'entrée... à laquelle répond un grésillement autorisant son ouverture (Bruit provenant du guichet)*
- Entrée de Bernard Gougenot et d'Elisabeth Mongel... Ils prennent un ticket au passage*
- -Benoît Chaptal a replié sa tente, qui est méticuleusement rangée au pied du guichet, près d'un sac à dos et d'un transistor... Il a enfilé un chandail, mais il n'a pas eu le temps de retirer son pantalon de pyjama... Il croque une biscotte*
- -Bernard Gougenot, visiblement très fatigué, s'assied sur une chaise, la canne entre les jambes... et les deux mains reposant sur sa canne*

- *Benoît Chaptal coupe son camping gaz... Il verse un sachet de lait en poudre dans son quart... Va pour prendre la casserole... Se brûle... Souffle sur ses doigts... Verse l'eau dans le quart... Met trois sucres... Tourne avec sa cuillère, tout en regardant placidement les deux usagers)*

ELISABETH : (A Benoît- Etonnée) Vous êtes là depuis longtemps ?

BENOÎT : (Buvant son lait et croquant dans sa biscotte) Depuis vendredi... Quel jour on est ?

ELISABETH : Lundi...lundi 11 Octobre...

BENOÎT : (Cherchant) Je suis ici depuis le 8... Vendredi 8. (Avec certitude) C'est ça.

ELISABETH : Depuis trois jours !?

BENOÎT : (Doutant) Non... Attendez... Depuis le 8... (Réalisant qu'elle se méprend) Ah, vous croyez... ! Non...Depuis le 8 Septembre !

ELISABETH : Depuis le 8 Septembre !?

BENOÎT : Oui.

ELISABETH : Depuis plus d'un mois !?

(Rire discret de Bernard Gougenot)

BENOÎT : Un mois et trois jours exactement.

ELISABETH : Ce n'est pas possible !

BENOÎT : J'étais venu à la poste pour y déposer un colis. Un matin. De bonne heure... C'est la troisième fois, d'ailleurs, que je le dépose. Les fois précédentes, il m'avait été retourné. Pour non conformité... Bref, au moment de remplir le formulaire, le Receveur est venu dire quelque chose à l'oreille du guichetier. Je n'ai pas pu entendre. Puis, sans crier gare, ils ont appuyé sur un bouton. La grille a descendu. Les portes se sont refermées. Les lumières se sont éteintes. Puis ils ont crié : « GREVE ! »... Ils l'ont tellement dit fort que le haut-parleur, (*le montrant*) il a saturé. J'ai encore le bruit du larsen dans mes oreilles.

ELISABETH : Comme ça ? De but en blanc ?

BENOÎT : Et je me suis retrouvé seul dans le noir.

(Rire contenu de Bernard Gougenot)

ELISABETH : ... Prisonnier...

BENOÎT : ...Prisonnier !

ELISABETH : Vous avez protesté au moins ?

BENOÎT : J'ai appelé. J'ai crié. Tempêté... Personne n'est venu.

ELISABETH : Ah! Les sales gens!

BENOÎT : Comme vous dites.

ELISABETH : Il faut se méfier des grèves. On peut se faire piéger n'importe où, n'importe quand, n'importe comment.

(Rire franc de Bernard Gougenot)

BENOÎT : Surtout quand il n'y a pas de préavis !

ELISABETH : (*Admettant*) C'est vrai qu'il n'y a pas eu de préavis ! La radio, les journaux, la télé... personne n'en avait parlé.

BENOÎT : Même les employés n'étaient pas au courant... Quand ils ont su que la grève était déclenchée, pris de court, ils ont dit : « Bon ben, on va la faire ! » - Puisqu'ils les font toutes - Sans penser aux conséquences.

ELISABETH : Et vous avez trinqué...

BENOÎT : (*Le nez dans son quart*) Et j'ai trinqué.

ELISABETH : (*Constatant*) Ils n'ont quand même pas été chiens avec vous. Ils vous ont prêté une tente, de la nourriture, des vêtements de rechange et un transistor.

BENOÎT : Pensez-vous ! Rien du tout... ! Mais chez moi, c'est devenu un automatisme. Quand je me rends dans une administration, j'emporte toujours un nécessaire de survie avec moi. On ne sait jamais...

Une fois, où j'étais venu payer mes impôts, je me suis retrouvé enfermé quinze jours à la perception. J'ai dit : « Ca commence à bien faire ! »

Depuis, j'ai pris le taureau par les cornes. Et je prends toujours mes précautions.

(Rire encore plus franc de Bernard Gougenot)

ELISABETH : Prévoyant.

BENOÎT : Il faut être pris pour être appris. Enfin, la grève étant finie, je vais peut-être réussir à le faire partir, mon colis !

SCENE 2: LA LIGNE DE CONFIDENTIALITE

(- Un temps

-Benoît a allumé son transistor : « Les dames de la poste » de Barbara

« Les dames de la poste... S'en vont par trois... En quittant la poste... A six heures trois... Les dames de la poste... Se donnent le bras... Elles, on les accoste... Moi pas ! »

- Comme il vient de terminer son petit déjeuner, il commence à ranger son matériel

– Ne restera à découvert que le paquet de biscottes dans lequel il puisera de temps à autre)

ELISABETH : Vous habitez loin ?

BENOÎT : A une centaine de mètres.

ELISABETH : Hé bé ! Ca doit faire une drôle d'impression d'être prisonnier à une centaine de mètres de chez soi et de ne pas pouvoir rentrer !

BENOÎT : Comme vous dites.... Ce qui m'a manqué le plus, c'est la télé... Pensez donc ! Plus d'un mois sans voir « Plus belle la vie ! »

ELISABETH : Oh moi, je ne pourrais pas.

BENOÎT : Je ne le souhaite pas à mon pire ennemi.

ELISABETH : Tout ça à cause d'une grève !

BENOÎT : Quand il s'agit d'emmerder les gens !

ELISABETH : Ne regrettez rien. Vous n'avez rien perdu... FR3 aussi s'est mise en grève. Ce n'était que des rediffusions.

BENOÎT : Enfin, une bonne nouvelle !

(Eclat de rire de Bernard Gougenot)

ELISABETH : *(Bas- Se rapprochant de lui)* Oh ! Qu'est-ce qu'il a ce vieux-là... à rire

comme ça...? J'ai l'impression qu'il se moque de vous.

BENOÎT : (*Bas*) Vous croyez?

ELISABETH : (*Même jeu*) Cela ne fait aucun doute.

BENOÎT : (*Idem*) On voit bien que ce n'est pas lui qui a été enfermé.

ELISABETH : (*Idem*) C'est souvent ceux qui mériteraient de l'être qui ne le sont pas.

BENOÎT : (*Idem*) Comme vous dites.

ELISABETH : (*Idem*) Oh! Regardez-le ! Il n'a pas l'air bien du tout ce vieux-là !

BENOÎT : (*Idem*) Il s'est peut-être échappé de l'asile... ? Reculez...

ELISABETH : (*Idem- Poursuivant son idée*) Si le personnel des maisons de fous est en grève, ce serait bien possible.

BENOÎT : (*Idem*) Reculez, je vous prie.... (*Concédant*) Tant que c'est de la folie douce.

ELISABETH : (*Idem - Poursuivant toujours son idée*) Remarquez, ce n'est pas parce qu'une personne rit aux éclats qu'elle est dangereuse.

BENOÎT : (*Idem*) On n'a encore enfermé personne pour cause de folie douce... Reculez...

(*Bernard Gougenot riant de bon cœur*)

ELISABETH : (*Idem*) Oh ! Voilà que ça le reprend ! Il me fait peur.

BENOÎT : (*Idem- Légèrement fâché*) C'est vous qui me faites peur !

ELISABETH : (*Idem*) Comment ça, je vous fais peur ?

BENOÎT : (*Idem*) Bien sûr que vous me faites peur... ! Ca va faire une heure que je vous demande de reculer et que vous ne le faites pas !

ELISABETH : Pourquoi voulez-vous que je recule ?

BENOÎT : Vous faites mal à la ligne. Vous avez le pied dessus !

ELISABETH : La ligne ? Quelle ligne ?

BENOÎT : Là... Celle-là... Par terre.

ELISABETH : Tiens !? Une ligne !? Je ne l'avais pas remarquée....
Mais dites-moi, elle est bien sensible votre ligne !

(Rire déboutonné de Bernard Gougenot)

BENOÎT : Vous savez lire?

ELISABETH : *(Lisant)* « LIGNE DE CONFIDENTIALITE »... Tiens ! C'est nouveau ça, ici !

BENOÎT : Le 8 Septembre, elle y était déjà !

ELISABETH : Ah bon ? Mais, à quoi ça sert ?

BENOÎT : *(Comme s'il confiait un secret)* A délimiter mon espace de confidentialité.

ELISABETH : Avec qui?

BENOÎT : Avec Mon Employé.

ELISABETH : Pourquoi ?

BENOÎT : Pour avoir davantage d'intimité avec lui.

ELISABETH : *(Faisant le geste de deux doigts qui se rejoignent)* Ah ! Parce que... ?
(Réalisant) Noon !? *(Compréhensive)* Remarquez, tous les goûts sont dans la nature.

BENOÎT : C'est pareil pour tout le monde. Vous aussi vous y aurez droit.

ELISABETH : Moi, aussi ? Je vais y passer ?

BENOÎT : Tout le monde a droit à son espace de courtoisie. Même vous.

ELISABETH : Ah bon... !? De toute façon, l'Employé n'est toujours pas arrivé, alors... !

BENOÎT : Il va venir... *(Expliquant, grand seigneur)* Quoi qu'il en soit, vous n'avez pas le droit d'entrer dans cet espace quand un client s'y trouve.

ELISABETH : Je ne suis pas entré.

BENOÎT : Votre pied droit était à l'intérieur...

ELISABETH : ...Oh! A peine... !

BENOÎT : ...C'est pourquoi je vous dis que vous me faites peur.

ELISABETH : Laissez-moi rire.

BENOÎT : Je pourrais avoir des choses à confier, des choses qui ne regardent que Mon Employé et moi.

ELISABETH : Vous exagérez. Votre Employé sera aussi le mien tout à l'heure.

BENOÎT : Mais, pour l'instant, ce n'est pas le vôtre... Vous n'avez pas à passer de l'autre côté de la ligne.... S'il y en a une, c'est pour qu'on la respecte.

ELISABETH : Alors, qu'est-ce que je dois faire ?

BENOÎT : Rester de l'autre côté.

ELISABETH : Pourquoi ?

BENOÎT : Je viens de vous le dire...C'est pour préserver le secret de l'entretien entre l'usager et l'Employé.

ELISABETH : Secret de l'entretien... secret de l'entretien... Vous avez vu le bureau de poste ? Il est tout petit ! Alors, pour le secret de l'entretien, vous repasserez ! C'est un secret de Polichinelle !

BENOÎT : *(Ne voulant pas en démordre)* Même...

ELISABETH : ... Ils ont beau mettre une ligne de confidentialité, moi je vous dis qu'ici, on entend tout.
Surtout si vous parlez fort.

BENOÎT : Je parlerai tout bas.... Comme ça... Je murmurerai. Je chuchoterai. Je susurrerai.

ELISABETH : Et si c'est l'Employé qui a le verbe haut ? Comment vous ferez ? En plus, comme il a un micro !

BENOÎT : Je lui demanderai de se taire. Et vous, vous ferez mine de ne pas entendre. Quant à lui, il fera mine de ne pas être entendu. Et moi aussi.

ELISABETH : C'est sûr que s'il ne dit rien, il ne peut pas être entendu. *(Revenant à la charge)* Et si...

BENOÎT : (*Excédé*) Vous vous boucherez les oreilles !

(*Bernard Gougenot se pâmant de rire*)

ELISABETH : Alors, la ligne. C'est une convention ?

BENOÎT : Comme vous dites.

ELISABETH : C'est bien ce que je pense : elle ne sert à rien.

(*Un temps*)

SCENE 3 : UNE MEME LIGNE POUR TOUT LE MONDE

ELISABETH : Et moi alors ?

BENOÎT : Quoi, vous ?

ELISABETH : Pourquoi je n'y ai pas droit ?

BENOÎT : Vous y aurez droit. Comme tout le monde. Mais pas tout de suite.

ELISABETH : Quand ?

BENOÎT : Plus tard. Mais je vous l'ai dit... Quand j'aurai libéré la zone. A ce moment-là, vous pourrez prendre ma place.

BERNARD : (*Tout sourire-Désignant Elisabeth*) Je vous demande bien pardon. J'étais là avant elle.

ELISABETH : Vous êtes allés vous asseoir.

BERNARD : Normal. J'étais fatigué.

ELISABETH : Vous êtes hors-jeu.

BERNARD : Je voudrais bien voir ça... Mais non, Mademoiselle, je ne suis pas hors-jeu du tout. Avant vous, c'est moi.

ELISABETH : Ce n'est pas juste.

BENOÎT : (*Fermeement*) Il a raison. A chacun son tour...

(Un temps bref)

SCENE 4: IL EST VENU DE LOIN

ELISABETH : (A Bernard) Si vous restez tout le temps assis comme ça, tel que je me connais, je vais finir par le prendre, votre tour.... Vous allez voir ! Ca ne va pas faire long feu.

BERNARD : (Souriant) Ne vous faites pas de bile. Je veille.

ELISABETH : Moi, ce que j'en dis. C'est pour vous.

BERNARD : La station debout prolongée, m'est déconseillée par mon médecin...
(Soupirant) Ca ne m'a pas empêché de faire cinquante kilomètres à pied pour venir ici.

ELISABETH : Cinquante kilomètres à pied !?

BERNARD : J'habite un petit village, de l'autre côté du fleuve. Depuis qu'ils ont fermé les bureaux de poste en zone rurale. Je suis obligé de venir ici... De chez moi, c'est le bureau le plus proche.

ELISABETH : Cinquante kilomètres à pied !? Il y a de quoi tomber là.

BERNARD : Comme vous dites. Heureusement qu'en tombant, il y avait une chaise dessous.

ELISABETH : Cinquante kilomètres ! A pied...! Et pour le retour ? Vous faites comment ?

BERNARD : La même chose.

ELISABETH : Alors, vous aurez fait cent kilomètres ? Dans la journée ?

BERNARD : Je les ai déjà faits, il y a un mois. Seulement, à cause des grèves, je me suis cassé le nez à la porte d'entrée... Je ne savais pas que l'autre campeur, il était resté coincé à l'intérieur... Alors, je suis reparti.

ELISABETH : Cent kilomètres ? Et tout ça pour rien !

BERNARD : Pour des prunes. (Rire)

(Un temps)

ELISABETH : (A Benoît) Ce n'est pas vous qui feriez cent kilomètres pour acheter un timbre ?

BENOÎT : Je ne suis pas venu acheter un timbre. Je suis venu pour mon colis.

ELISABETH : Vous n'êtes pas assez énergique... Lui au moins, il n'a pas hésité à venir à pied.

BENOÎT : Moi aussi, je suis venu à pied.

ELISABETH : Pff ! Vous, vous habitez à deux pas. Vous n'avez pas de mérite... ! En plus, vous avez choisi de rester ! Pour ne pas avoir à y retourner... Belle mentalité !

BENOÎT : Encore une fois... Je « n'ai pas choisi ». Puisque, comme je vous le répète : on m'a enfermé !

ELISABETH : Se fait enfermer qui veut... ! Surtout à la poste ! Vous seriez bien le premier !

(-Chacun de ruminer dans son coin
- Un temps)

SCENE 5: A CHACUN SA LIGNE

ELISABETH : (A Benoît) Et si j'en voulais une ? Tout de suite ?

BENOÎT : Une quoi ?

ELISABETH : Une ligne de confidentialité.

BENOÎT : Tout de suite, ce n'est pas possible.

ELISABETH : (Retirant sa ceinture et la posant par terre) Vous en déplaie... Maintenant, j'en ai une.

BENOÎT : Ah non! Celle-là, elle ne compte pas.

(Bernard Gougenot riant à gorge déployée)

ELISABETH : Et pourquoi qu'elle ne compterait pas, ma ligne ?

BENOÎT : Elle n'a aucune légitimité. Pour qu'on en tienne compte, il faut qu'elle soit

officialisée.

ELISABETH : S'il faut l'inaugurer, qu'à cela ne tienne... ! Qu'on fasse venir une huile ou deux. Qu'on m'apporte un ruban tricolore à couper, une fanfare, une boîte de biscuits à la cuillère et une bouteille de champagne. Puis le tour est joué !

BENOÎT : Ce n'est pas comme ça que ça se passe. Votre ligne, il faut qu'elle soit reconnue par l'Administration. Sinon, elle n'a pas d'existence légale.

ELISABETH : Eh bien, elle existera illégalement.

BENOÎT : (*Passant derrière la ceinture*) Dans ce cas, vous ne pourrez pas empêcher quelqu'un de mettre les deux pieds dedans.

ELISABETH : Voulez-vous fichier le camp de là... ! Qu'est-ce qu'elle a ma zone de confidentialité ? Qu'elle ne vous revient pas... ? Ce n'est pas vous qui allez m'empêcher de mettre une ligne, si j'en ai envie ! C'est trop fort !

BENOÎT : Ah mais, vous aurez beau appeler Pierre, Paul, Jacques... Personne ne pourra m'obliger à partir, si je ne veux pas.

ELISABETH : (*Découragée*) Il n'y a pas de justice.

BENOÎT : Si. Justement. De la justice, il y en a. (*Doctement*) Mais il n'y en a qu'une. Et une seule. Et c'est la même pour tous....

(Bernard Gougenot posant sa canne par terre, devant lui – Puis se gondolant)

BENOÎT : Ah non ! Vous n'allez pas vous y mettre aussi... ! Qu'est-ce qui vous prend de quadriller l'établissement avec des lignes de confidentialité à n'en plus finir ! Non mais ! Si tout le monde faisait comme vous ! On ne pourrait même plus circuler !

(-Un temps)

(-Bernard Gougenot reprenant sa canne)

BENOÎT : J'aime mieux ça.... Vous deux, je vais vous avoir à l'œil.

*(-Benoît Chaptal repassant derrière la ligne de confidentialité officielle...
Soupir de soulagement de sa part)*

SCENE 6 : HOME, SWEET HOME !

BENOÎT : Ma petite zone d'intimité. ...Mon petit chez moi... Mon petit nid d'amour. C'est à moi, ça madame. J'y ai droit... Puisque j'étais arrivé le premier. (*Entonnant les premières notes d'une Tyrolienne*) Ti la la i tou ! Ti la la iii !
(*Allumant son transistor- « Douce France » de Charles Trénet... Il chante*)

« Douce France...
Cher pays de mon enfance...
Bercée de tendre insouciance...
Je t'ai gardée dans mon cœur...! »

BENOÎT : Mais, si vous mettez un pied dedans. Paf ! J'appelle le service d'ordre pour qu'il vous carambouille, pour qu'il vous tarabistouille, pour qu'il vous écrasouille !
Dehors les envahisseurs ! Dehors les barbares ! Dehors les Huns... ! Et les Autres avec... ! Sortez les matraques, les flashballs et les canons à eau !
C'est qu'il ne plaisante pas le service d'ordre de la poste. Tous des gens rompus au close-combat. Des anciens combattants de retour de Vaux-en-Velin ou d'Aubervilliers !

ELISABETH : C'est de la triche. Vous avez profité de la grève !

BENOÎT : Pas du tout ! J'y étais parce que c'était mon tour. Tout simplement. Vous, vous voulez griller les étapes, alors... !
De toute façon, comme je me tue à vous le répéter, une ligne de confidentialité, ça ne marche que dans un sens : d'usager à employé. Et non d'usager à usager. Comme vous voulez nous le faire croire.
Puis, remettez votre ceinture. Il y a votre jupe qui redescend. C'est indécent...

BENOÎT : (*Chantant*) « Oui je t'aime...
Et je te donne ce poème...
Oui je t'aime...
Dans la joie ou la douleur...
Douce France
Cher pays de mon enfance... »

Qu'est-ce qu'on est bien dans ma zone de discrétion ! Quel calme !
Quel bonheur ! Quelle sérénité ! L'air y est bien plus pur qu'ailleurs. Le panorama bien plus beau. Finis les ennuis. Finis les problèmes de toute sorte...
Si ça continue, je vais peut-être finir par faire partir mon colis, moi...

(*Chantant*) « J'ai connu des paysages
Et des soleils merveilleux
Au cours de lointains voyages... »

(*-Trottinant sur place... Soufflant... Faisant des exercices d'assouplissement*)

*-Elisabeth Mongel enfilant sa ceinture
-Un temps)*

SCENE 7: LE « SANS TICKET »

ELISABETH : Au fait, vous avez quel numéro ?

BENOÎT : Un numéro? Quel numéro ?

ELISABETH : Ben oui, quoi! Sur votre ticket ? *(Lui montrant le sien)* Moi, j'ai le 64.

BERNARD : Et moi le 63. Normal, puisque je l'ai pris avant vous.

BENOÎT : Sapristi... ! *(On peut lire sur ses lèvres : « j'ai oublié de prendre un ticket »)*

ELISABETH : Pardon?

BENOÎT : J'ai oublié de prendre un ticket.

(Rire sonore de Bernard)

ELISABETH : Ca fait plus d'un mois que vous êtes là... Et vous n'avez pas eu le temps d'en prendre un !?

BENOÎT : Je n'y ai plus pensé. Voilà tout... J'avais d'autres chats à fouetter. Dès qu'ils m'ont enfermé, j'ai immédiatement enclenché la procédure de survie. Alors... De toute façon, je n'en avais pas besoin. Puisque j'étais tout seul.

BERNARD : Vous deviez bien penser qu'un jour ou l'autre la grève allait prendre fin... !?

ELISABETH : ... et que la vie allait reprendre son cours normal... !?

BERNARD : ... Il y a toujours une vie après la grève... !

BENOÎT : Ma foi non. En opération de survie, on oublie tout ce qui n'est pas essentiel.

BERNARD : J'ai entendu dire que des marins avaient même bu leur urine sur leur radeau de fortune.

ELISABETH : Monsieur n'en était tout de même pas réduit là.

BENOÎT : *(Minimisant)* Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise. J'ai oublié, j'ai oublié.

C'est tout...
S'il n'y a que ça.

BERNARD : Parce que pour vous, usurper une place, à laquelle vous n'avez pas droit, ce serait une peccadille ?

BENOÎT : J'usurpe !?

BERNARD : Oui, jeune homme. Vous usurpez. Vous êtes un u-sur-pa-teur.

ELISABETH : Sans ticket, vous ne pouvez prétendre à aucun droit. Vous le savez, ça... ?
(A Bernard – Expliquant) A mon avis, il a dû en prendre un, mais il ne s'en souvient plus.... (A Benoît) Ecoutez, essayez de vous rappeler... Il y a un mois, quand vous êtes entré dans la zone de courtoisie pour la première fois, vous avez certainement dû prendre un ticket... ? C'est un réflexe.

BENOÎT : Non.

ELISABETH : Voyons, ça n'a pas de sens !

BENOÎT : Je me souviens... Comme j'étais seul. Et qu'il n'y avait pas de clients derrière moi... j'ai pensé que ce n'était pas la peine d'en prendre un.

BERNARD : Et vous n'en avez pas pris !?

BENOÎT : Et je n'en ai pas pris. C'est pour ça que croyez que j'usurpe... Alors que je n'usurpe pas. (*Retrouvant toute sa fermeté*) Il n'empêche qu'étant ici le client le plus ancien, j'ai des droits incontestables.

BERNARD : Le « plus ancien dans la place », certes. Les papiers gras que vous avez laissés dans la zone de confidentialité en témoignent, jeune homme.
Mais, le « plus ancien », ici, c'est moi. Jusqu'à preuve du contraire.
Et le droit coutumier, je m'assois dessus.

BENOÎT : (*Tenant d'argumenter*) Quand même...
Depuis un mois que je suis installé ici... Vous avez bien vu ma tente.

BERNARD : Justement. Ce n'est pas une installation. C'est un squat.

BENOÎT : Un squat !? Vous rigolez !

ELISABETH : Non, monsieur. On aimerait bien. Mais même en se grattant, on n'y arriverait pas.

BERNARD: Ce serait trop facile... Monsieur profite d'un moment de flottement dans le service pour déjouer la surveillance à la frontière.

BENOÎT : (*Argumentant*) J'étais venu déposer un colis...

BERNARD : (*Qui ne l'écoute pas*) Et tout ça pourquoi ? Pour installer sa roulotte au beau milieu d'un secteur protégé.

BENOÎT : « Sa roulotte... » ! Une toute petite tente !

BERNARD : Alors, monsieur dort...

ELISABETH : ... Monsieur fait sa cuisine...

BERNARD : ... Monsieur mange...

ELISABETH : ... Monsieur boit...

BERNARD : ...Monsieur écoute la radio...

ELISABETH : ... écoute la radio...

BERNARD : ... Devant nous...

ELISABETH : ... Devant nous...

BERNARD : ... En pyjama...

ELISABETH : ... En pyjama...

BERNARD : (*A Elisabeth*) Arrêtez donc de répéter tout le temps ce que je dis ! Voyons !

ELISABETH : (*Emportée par son élan*) Sans même partager sa biscotte...

BENOÎT : (*Tendant une biscotte*)... Vous en voulez...?

BERNARD : ...Non merci.

ELISABETH : Sans ticket...

BERNARD : ... Au frais du contribuable.

ELISABETH : Il ne manque pas d'air... ! Sans ticket !!!

BERNARD: Surtout sans ticket...! Enfin quoi !

BENOÎT : Puisque je vous dis que je n'y ai plus pensé !

BERNARD: Vous n'allez tout de même pas nous faire croire ça...
Ecoutez, monsieeeeeur... ?

BENOÎT : ...Chaptal... Benoît Chaptal.

BERNARD: ...Monsieur Chapotal...

BENOÎT : ... Chaptal...

BERNARD: ... Capital... Quand on gare sa voiture sur un parking, le premier réflexe de son propriétaire, c'est tout de même de prendre un ticket à l'horodateur ! Vous ne m'enlèverez pas ça de la tête !

BENOÎT : Je suis venu à pied.

BERNARD: C'est bien ce que je dis. Vous êtes un gratte-chemin...

ELISABETH : ...Un camp-volant...

BERNARD:...Un voleur de poules...

ELISABETH : ...Un romanichel...

BERNARD: ...Un Rom...

ELISABETH : ...Un Rom blanc...

BERNARD: ... Un Rhum du planteur...

ELISABETH : ... Un sans-ticket...

BERNARD: ... Bref... Un sans-papier...

ELISABETH : ...Toujours sur la route...

BERNARD:... La route du Rom !

ELISABETH : (*Soupirant, outrée*) Attendez que l'employé arrive ! Comment il va vous sortir de là... !

BERNARD: Après, c'est la reconduite aux frontières...

ELISABETH : ... en charter !

BENOÎT : J'habite à deux pas.

BERNARD: Tant pis. On vous reconduira en charter quand même !

ELISABETH : Ca vous fera les pieds !

BERNARD: De toute façon, sans ticket, vous n'avez pas à squatter cet endroit. C'est tout ce que je vois !

Est-ce que vous iriez planter votre tente sur la base de Baïkonour ? Ou sur la place Tian' anmen... ? Non ? Alors...

BENOÎT : J'y suis. J'y reste.

ELISABETH : Restez... Restez, si vous voulez. Mais profitez-en bien. C'est une question de temps... Vous ne perdez rien pour attendre. Vous vous expliquerez avec l'Employé...
(*Pour lui*) Dès qu'on aura mis la main dessus.

BERNARD: Nous, on s'en fout. On a la loi pour nous.

O « Rom !

L'unique objet de mon ressentiment!

Rom, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !

Rom qui t'a vu naître et que ton cœur adore!

Rom enfin que je hais parce qu'elle t'honore!... »

Horace, Acte IV, Scène 5, le monologue de Camille.

(Un temps)

SCENE 8: OU EST DONC PASSE L'EMPLOYE ?

BERNARD: Encore une fois, monsieur, faites-nous le plaisir de sortir de là !

BENOÎT : Ah ça non! Après avoir été enfermé ici, dans ce bureau obscur... A manger des conserves et à boire du lait en poudre... Après avoir souffert mille maux et vaincu mille tourments ! J'ai des droits...
Partir... !? Plutôt crevé !

(-Benoît Chaptal préparant son matériel pour se raser)

-Chantant Trénet avec le transistor:

« Je l'attendrai à la porte du garage
Tu paraîtras dans ta superbe auto
Il fera nuit mais avec l'éclairage... »)

BERNARD: Bon... Puisque c'est comme ça, nous savons ce qu'il nous reste à faire...
Monsieur, vous avez laissé passer votre chance. C'était – hélas, pour vous ! – la dernière.
A présent, laissons à l'Employé le soin d'engager la procédure d'expulsion ! Ca va barder !

ELISABETH : S'il est là... ! Je me demande où il est passé ?

BERNARD: C'est vrai, ça. Ils ouvrent les portes et il y a toujours personne au guichet... !
Envolés ! Comme des courants d'air !
(*Appelant*) Oh ! Oh... Il y a quelqu'un ?

ELISABETH : (*Appelant*) Oh ! Oooh ! Il n'y a personne ?

(- *Un temps bref*
- *Benoît Chaptal s'étant mis à siffler*)

ELISABETH : Apparemment, ça ne répond pas.

BERNARD: Comme c'est curieux!

ELISABETH : Comme c'est bizarre !

BERNARD: C'est significatif de ce qu'il se passe en France... Quand on a besoin des autorités pour faire appliquer la loi, il n'y a plus personne ! Mais tout ça, c'est voulu.

ELISABETH : (*Prise d'un doute*) Non!?! Vous croyez que.... ?

BERNARD: (*Catégorique*) Ce ne serait pas la première fois que la peur les empêcherait d'intervenir !

ELISABETH : Peut-être pas, quand même ?

BERNARD: Mm... Vous, vous êtes une pure jeune fille. Trop crédule...
A moi, on ne me la fait pas. J'ai trop vu le loup péter sur la pierre de bois.
(*Désignant Benoît Chaptal*) C'est qu'avec cette denrée-là, un mauvais coup serait vite arrivé !

ELISABETH : Vous croyez?

BERNARD: Avec les Roms, plus rien ne m'étonne...

(Regard alentour) Vous n'allez tout de même pas me dire qu'avec toutes ces caméras de surveillance, ils ne savent pas ce qui se passe au guichet... !? Non mais ! On nous prend pour qui... ?

A moins qu'ils aient appelé des renforts ! Et ça, naturellement, ils ne vont pas s'en vanter. A la poste, on a son amour-propre.

ELISABETH : *(Comme convaincue)* C'est ça! Les renforts sont là-bas. Loin. Derrière le Guichet. Et ils tous sont en train de se concerter avant d'enclencher la procédure d'urgence.

BERNARD: Mais s'il y a urgence, vaudrait mieux pas trop traîner non plus !

ELISABETH : Le plus long, c'est la décision. Et le plus dur, c'est trouver la personne qui a le courage de la prendre... Après, ça va tout seul.

BERNARD: Parfois, on a du mal à les arrêter... tellement ça leur fait plaisir de taper dans le tas... !
J'aimerais quand même bien qu'ils se dépêchent !

ELISABETH : *(Expliquant)* 'Faut se rappeler qu'on a à faire à l'Administration. *(Moqueuse)*
Et dans l'Administration, ça va lentement...

BERNARD: C'est vrai que pour eux, tout ce qui est urgent prend pas mal de temps...
(Brusquement) Au fait... J'y pense... On est lundi aujourd'hui ?

ELISABETH : *(Acquiesçant d'un hochement de tête)* ...

BERNARD: Pour les renforts, c'est cuit.... La gendarmerie est fermée le lundi !

ELISABETH : Le mardi aussi.

BERNARD: Elle n'ouvre que le vendredi après-midi. De quatorze heures à dix-huit heures !

ELISABETH : On est refait.

BERNARD: L'Etat n'a plus d'argent...

(Un temps - Réfléchissant) Ecoutez... On se monte peut-être le coup... ? S'il n'y a pas d'Employé au guichet, c'est peut-être tout simplement une banale histoire de compression de personnel ?

ELISABETH : C'est bien possible. Les départs en retraite ne sont jamais remplacés....

BERNARD: ... Ce qui fait que ceux qui restent sont débordés !

ELISABETH : On ne peut pas être au four et au moulin.

BERNARD: Pour l'instant, j'aimerais bien qu'ils soient derrière le guichet !

(Un temps)

SCENE 9: L'APPEL DU ROM

BERNARD: *(Regardant Benoît Chaptal se rasant)* Plus je le regarde, plus je lui trouve une tête de Rom... On dira ce qu'on voudra, mais la manière avec laquelle il tient son blaireau n'est pas catholique.

ELISABETH : Et la façon avec laquelle il buvait son lait et mangeait sa biscotte, tout à l'heure !?

BERNARD: Jusqu'à son pyjama qui ne me revient pas.

ELISABETH : Je n'aime pas les pyjamas à rayures.

BERNARD: Les Roms ont toujours des pyjamas qui ne sont pas comme les autres.

ELISABETH : Je préfère les chemises de nuit. Surtout pour les hommes.

BERNARD: De toute façon, les Roms ne font jamais rien comme les autres.

ELISABETH : C'est dans les gènes... ! Oooh ! Vous avez vu le regard qu'il nous a glissé ?

BERNARD: Le Rom est mauvais...

ELISABETH :... Mauvais, parce que jaloux.

BERNARD: Imbuvable.

ELISABETH : Normal. Puisqu'il n'a rien.

BERNARD: En attendant, il s'est accaparé notre espace de confidentialité.

(Benoît Chaptal rangeant son matériel - Il semble préoccupé)

BENOÎT : Mademoiselle... Mademoiselle!

ELISABETH : Oh! Ce n'est pas vrai qu'il m'appelle.

BENOÎT : Mademoiselle...

BERNARD : Le Rom est soûlant...

ELISABETH : Qu'est-ce que je fais ?

BERNARD : Vous n'avez qu'à lui dire que vous ne l'avez pas entendu.

BENOÎT : Mademoiselle... s'il vous plaît.

ELISABETH : Monsieur, arrêtez de m'appeler. Je ne vous entends pas.

BENOÎT : (*Criant*) MADEMOISELLE !!!

ELISABETH : Pas si fort, voyons ! On n'est pas sourd !

BENOÎT : Mademoiselle... je vous en prie.

ELISABETH : (*Excédée*) Oui...! Quoi...?

BENOÎT : Je voudrais vous demander...

ELISABETH : Monsieur... Je vous arrête tout de suite. Tout à l'heure, vous m'avez dit que lorsqu'on est séparé par une ligne de confidentialité, il fallait faire mine de ne rien entendre.

BERNARD : Alors, nous faisons tous mine.

ELISABETH : Mine de rien.

BERNARD : Nous faisons grise mine.

BENOÎT : Mais vous n'avez rien compris... ! La ligne de confidentialité, comme je me tue à vous le répéter, elle ne fonctionne que dans un sens. Celui de l'utilisateur à l'Employé. Et non pas d'utilisateur à usager.

ELISABETH : Ah bon !? Alors, si vous vous entretenez avec un Employé, j'ai le droit d'écouter mais de ne pas entendre. Par contre, si vous me parlez, j'ai le droit d'entendre... ?

BENOÎT : ... Voilà... !

ELISABETH : (*Pincée*) ... mais peut-être...pas d'écouter.

BERNARD: Mademoiselle...

ELISABETH : Il faut toujours faire comme ça vous arrange... ! L'Employé vous parle, je mets mes boules... (*Faisant mine d'adapter des boules quies dans ses oreilles*) Vous me parlez, je retire mes boules ! (*Faisant mine de les retirer*) Vous vous taisez, je remets mes boules ! (*Faisant mine de les remettre*)

BENOÎT : Exactement.

ELISABETH : Je mets au défit qui ce soit de penser à prendre ses boules quies, quand il va dans un bureau de poste !

BENOÎT : Ne soyez pas si sensible.

ELISABETH : Il fallait me le dire que votre ligne, elle avait des trous ! Dans ce cas-là, il aurait fallu coller une ligne discontinue... !
Comme si j'allais raconter à toute la ville que monsieur... monsieur comment déjà ...?

BENOÎT : Chaptal... Benoît Chaptal

ELISABETH : ... que monsieur Chaptal est venu à la poste pour y déposer un colis...
(*Pincée*) Non monsieur. Moi, les racontars, ce n'est pas dans les habitudes de la maison !

BENOÎT : Surtout que c'est la troisième fois...

ELISABETH : (*Soudain intéressée*) Comment ça, la troisième fois ?

BENOÎT : La première fois, j'avais mis une bouteille de champagne....

ELISABETH : Où ça ?

BENOÎT : ...dans le colis... C'était pour l'anniversaire de ma fille. Elle a 25 ans. Elle vit au Canada.

ELISABETH : Vous avez des enfants ?

BENOÎT : Une fille et un garçon.

ELISABETH : C'est votre fille qui est là-bas ?

BENOÎT : Oui.

ELISABETH : Qu'est-ce qu'elle fait au Canada ?

BENOÎT : Elle travaille dans l'immigration...

BERNARD: (*Pour lui*) Tiens donc ! Une filière.

ELISABETH : Et alors ?

BENOÎT : Un mois après, le colis me revenait avec la mention : «Alcohol prohibited in Canada »

BERNARD: « Prohibited »?

BENOÎT : « Prohibited »

BERNARD: Le champagne, ce n'est pas de l'alcool !

BENOÎT : Il faut croire que si.

BERNARD: (*Pour lui*) On ne me retirera pas de l'idée qu'il y avait autre chose dans le colis !
(*A Benoît Chaptal*) Continuez !

BENOÎT : Je refais mon paquet. Je remets ma bouteille. Et sur le formulaire, où c'est marqué « Description » (*In english*) j'avais écrit : « Infusion » (« *Infusionne* »).

BERNARD: Mais, voyons donc !

BENOÎT : Le colis m'est revenu une seconde fois. Avec une amende de 30 euros à payer pour le récupérer... Je l'ai laissé. Pour du champagne, ça commençait à chiffrer !

ELISABETH : C'est vrai que leur champagne, il est de plus en plus cher. Le jour où le coca remplacera le champagne, ça leur fera les pieds aux vigneron !

BERNARD: Vous avez donc refait votre colis pour la troisième fois...

BENOÎT : J'ai donc refait mon colis pour la troisième fois et j'ai mis...

ELISABETH:... du coca.

BENOÎT : Ah non, pourquoi... ? Non. J'ai mis un livre un livre sur la Champagne.

ELISABETH : Sur la Champagne ?

BENOÎT : Oui. La province... Puis un service à thé en porcelaine.

BERNARD: Il ne fallait pas.

BENOÎT : Pourquoi « ‘fallait pas » ?

BERNARD: Parce que les services à thé envoyés par la poste arrivent toujours cassés.

BENOÎT : Trop tard. Il est dedans.

ELISABETH : (*Attendrie*) Un cadeau pour sa fille ! Pour son anniversaire, encore. C'est chou !

BERNARD: Même s'il soûle un peu, pour un Rom, il faut admettre qu'il a bon cœur.

ELISABETH : Bel exemple d'amour paternel.

BENOÎT : Je voulais qu'elle sache qu'en France, on avait une petite pensée pour elle. Surtout le jour de son anniversaire.

(Un temps bref)

BENOÎT : Voilà. Vous savez tout...(*Hésitant*) Mademoiselle, j'aurais quelque chose à vous demander.

ELISABETH : (*Moqueuse*) Attendez! Que je remette mes boules... ! (*Faisant mine de mettre et de retirer des boules quies*) C'est d'un pratique !

(Scandé) Je prends mes boules

Je mets mes boules

J'enlève mes boules

Je pose mes boules

Je remets mes boules...

(Brusquement) C'est à quel sujet... ?

BENOÎT : (*Suppliant*) Je vous en prie...

ELISABETH : (*Toujours moqueuse*) Excusez-moi... C'est vrai qu'il y a des trous dans la ligne. Vous me l'avez déjà dit... Quand c'est d'usager à usager.... (*Faisant mine de retirer ses boules quies*) Monsieur Chaptal, je vous écoute.

BENOÎT : Mademoiselle... c'est comment votre petit nom ?

ELISABETH : Elisabeth... Elisabeth Mongel.

BENOÎT : C'est joli comme nom.

ELISABETH : Vous trouvez... ? On m'appelle Zabou.

BENOÎT : Soyez gentille, Zabou... Passez-moi un ticket.

BERNARD : (*A Elisabeth*) Vous n'allez pas vous faire avoir par un Rom !

ELISABETH : (*Minaudant*) C'est plus fort que moi. Quand on m'appelle Zabou, je craque.

BERNARD : (*A Benoît Chaptal*) Votre ticket, vous irez le chercher vous-même ! On n'est pas vos vassaux ! Que je sache !

BENOÎT : C'est à Zabou que je parle.

BERNARD : Allez-y vous-même !

BENOÎT : Si j'y vais, je vais me faire voler ma place... Zabou, s'il vous plaît... Un bon mouvement.

BERNARD : (*Se décidant soudain - Lui prenant un ticket sous l'œil étonné d'Elisabeth - Riant dans sa barbe*) Tenez !

ELISABETH : Pour une fois que j'avais un ticket !

BENOÎT : Ah merci, monsieur... Monsieur comment ?

BERNARD : Gougenot... Bernard Gougenot.

BENOÎT : Merci monsieur Gougenot.

BERNARD : Gougenot... Bernard Gougenot... Il n'en faut pas.

BENOÎT : Ah si ! Quand même ! Finalement, vous n'êtes pas si mauvais cheval.

ELISABETH : Je n'aurais jamais cru ça de lui... Surtout après ce qu'il a dit sur vous.

BENOÎT : Il a dit des méchancetés sur moi ?

BERNARD : Mais non.

ELISABETH : Je ne sais pas ce qu'il vous faut !

BERNARD: Pas plus que vous !

BENOÎT : En tout cas, merci.

BERNARD: Puisque je vous ai dit que ce n'était pas la peine.

BENOÎT : Si si si si si... J'insiste.

BERNARD: Puisque vous insistez... Je vous remercie de me remercier.

(Un temps)

SCENE 10: LA VENGEANCE

BERNARD: *(Sourire en coin)* Jeune homme... Vous avez lu ce qui est écrit sur votre ticket ?

BENOÎT : Sur mon ticket?

BERNARD: Lisez!

BENOÎT : *(Qui ne comprend pas)* 65... ?

BERNARD: C'est bien ce que je dis. Moi, j'ai le 63... Mademoiselle, le 64...

BENOÎT : Et alors?

BERNARD: Ce qui fait que pour moi, ça ne change rien...
Tout à l'heure, quand on va appeler le 63... Vous serez bien obligé de me laisser la place ! *(Eclatant de rire)*

BENOÎT : *(Réalisant)* Vous êtes machiavélique.

BERNARD: *(Se gondolant)* Je le suis effectivement... Oh oh oh! J'en pleure!

ELISABETH : *(A Bernard Gougenot)* Oh ! La blague!
(Expliquant gestuellement à Benoît Chaptal qu'un échange aurait pu être possible)
On aurait peut-être pu... Mais vous ne gagneriez qu'une place. Ca ne changerait pas grand' chose... Vous allez quand même devoir partir.

BERNARD: Avec les Roms, pas de concessions ! (A Benoît) Sortez !!!

(-Benoît Chaptal sortant de mauvaise grâce de la zone de confidentialité)

SCENE 11 : L'INDIFFERENCE

BERNARD: *(S'emparant de son colis et le lui jetant)* Si ça ne gêne pas, ça débarrasse !

BENOÎT : Attention ! Ca casse !

BERNARD: Je vous avais prévenu. Si vous ne voulez pas que ce soit cassé, il ne faut pas le mettre à la poste !

BENOÎT : *(Ramassant son paquet)* Qu'est-ce qu'elle va avoir ma fille, pour son anniversaire... maintenant.
(Secouant son colis pour entendre s'il y a quelque chose de cassé –Le réparant - A Elisabeth) Mais dites au moins quelque chose !

ELISABETH : Qu'est-ce que vous voulez que je dise ? Que ce qu'il a fait, ce n'est pas beau...? Ben non. Ce n'est pas beau ce qu'il a fait...
De toute façon, pour moi, ça ne change rien. J'étais le numéro 64. Je reste le 64, alors...
Il y a pourtant une chose qui m'intrigue... Pourquoi commence-t-on par le 63, alors que nous sommes lundi et qu'on vient d'ouvrir les portes ?

BERNARD: S'il n'y a que ça qui vous tracasse !

ELISABETH : *(A Bernard Gougenot)* Vous auriez dû avoir le numéro 1 et moi le numéro 2 ?

BERNARD: Je ne vois pas où est le problème ? Puisque je suis toujours le premier...

ELISABETH : Je trouve que c'est mal fait.

BERNARD: Ca signifie tout simplement que, lorsque la grève a été décrétée, il y a eu 62 clients à avoir passé la ligne.

BERNARD: *(Précisant)* 63, avec Chaptal... Qui y est resté plus d'un mois. Je vous le rappelle.

ELISABETH : *(Rêvant)* 63 personnes ! Ca en représente des secrets... entre ligne et guichet ! Des tonnes et des tonnes !

BERNARD: Ils doivent quand même passer le balai de temps en temps!

ELISABETH: Et encore, la grève a commencé un matin, de bonne heure ! Qu'est-ce que ça doit être le soir, en fin de journée !

(Un temps)

SCENE 12 : LES GRUES ET LA LIGNE DE DEMARCATION

ELISABETH: Vous vous sentez comment ? Dans votre zone de confidentialité ?

BERNARD: Ah, très bien... ! Le soleil y est plus chaud. Le ciel y est plus bleu. Les rivières plus limpides. C'est le paradis. Le nirvana. Le bonheur suprême. En osmose avec l'univers.

ELISABETH: A propos de ciel bleu... Vous avez vu par la fenêtre ? L'avion dans le ciel ?

(Tous de se pencher)

ELISABETH: Il a tracé une ligne de confidentialité derrière lui.

BENOÎT: Comme une bave d'escargot...

BERNARD: ...Mais en plus blanc...

BENOÎT: Il a partagé le ciel en deux.

ELISABETH: Comme quoi, il n'y a pas que sur terre qu'il y a des lignes de confidentialité...
Ca promet pour plus tard... !
Vous avez vu les grues !? Elles sont en train de violer la zone de discrétion en passant de l'autre côté !

BERNARD: Elles sont gonflées!

BENOÎT: Comme ce Goguenot...

BERNARD: Goguenot... Ce n'est pas parce que vous avez une dent contre moi qu'il faut estropier mon nom !

BENOÎT: Vous êtes une grue, monsieur Bougenot.

BERNARD: ... Goguenot... Euh, Gougenot... Bernard Gougenot.

BENOÎT : Une grue cendrée.

BERNARD: Et alors!?! Vous êtes jaloux... ?

Vous savez, pendant la guerre, la ligne, je l'ai passée plus d'une fois... La ligne de démarcation, qu'on l'avait baptisée... Demarkationslinie.

Et c'était autrement plus dur à traverser, qu'une ligne devant un guichet de poste !
Surtout avec les Boches collés au cul !

Et ceux qui n'avaient pas de tickets et qui parvenaient à l'atteindre, cette ligne de confidentialité – la zone libre comme on l'appelait... Unbesetztes Gebiet– ils tenaient plus de la passoire ou de l'écumoire que de la louche ou de la cuillère à soupe !
Tellement ils s'étaient fait tirer dessus !

ELISABETH : Quelle idée aussi de mettre des lignes partout !

BENOÎT : Vous en aviez fait une tout à l'heure ! Avec votre ceinture ! Rappelez-vous !

ELISABETH : Parce que vous en aviez une ! Et que moi, je n'en vais pas ! Alors ça m'avait fait envie.

BENOÎT : Il faut bien respecter la vie privée !

ELISABETH : Parce qu'avant, la vie privée, on ne la respectait pas ?

BENOÎT : Il faut croire que non.

BERNARD: Si j'avais su que c'était aussi bien derrière la ligne de confidentialité... croyez-moi ! Il y a belle lurette que je l'aurais passée.

BENOÎT : Pf... ! Vous vous en êtes emparée par ruse.

(Un temps)

ELISABETH : Elle était longue la ligne de démarcation ?

BERNARD: 1 200 kilomètres. De Bayonne jusqu'à la Suisse !

ELISABETH : Ah quand même !

BERNARD: 13 départements traversés.

ELISABETH : Ca en représente du ruban adhésif !

BERNARD: Comme vous dites.

ELISABETH : Sur sol sec, passe encore. Mais sur sol mouillé, ça ne devait pas tenir ?

BERNARD: Ca ne l'a pas empêché de tenir jusqu'en 42.

ELISABETH : Comment elle faisait alors la ligne, quand il y avait des fleuves ou une rivière à traverser ?

BERNARD: Il y a des ponts pour ça.

ELISABETH : C'est vrai. Que je suis bête... ! (*Réfléchissant*) Quand même, quand il gelait ou quand c'était la canicule ? Ca devait bien un peu se décoller, non ?

BERNARD: Ca pouvait supporter des températures de -40 à +50. Je vous dis : la seule fois où on l'a décollée, c'était en 42.

ELISABETH : Ca devait être de la bonne colle, alors....

BERNARD: Autrefois, on n'avait pas les moyens qu'on a maintenant, mais les Boches, question marquage au sol, ils en connaissaient un rayon. Qualité, durabilité, sécurité et couleur appropriée au paysage, ils n'avaient pas leur pareil pour obtenir le niveau de confidentialité souhaitée. Sinon (*Faisant mine de tirer*) Taratacatata... !

BENOÎT : C'est ce que j'aurais dû faire.

BERNARD: Et si ça ne suffisait pas, il y avait les chevaux de frise et les lignes électrifiées... Imaginez 20 000 volts devant votre guichet de poste ! Vous y réfléchissez à deux fois avant de déposer un colis.

BENOÎT : (*A Bernard*) C'est pour moi que vous dites ça ?

BERNARD: Que la zone occupée se taise ! Patience ! Son tour viendra !

(Un temps bref)

ELISABETH : Et la ligne de démarcation, vous l'avez traversée souvent... ?

BERNARD: Une fois par semaine. La nuit...La dernière fois, c'était aujourd'hui. En plein jour. (*Montrant son ticket*) Pas de problème, j'avais mon ausweis !

ELISABETH : Votre ligne, elle faisait 1 200 kilomètres. C'est déjà énorme ...Mais, à combien qu'elle était du guichet ?

BERNARD: Tout dépend où on la mettait. D'Angoulême à Saint Jean Pied de Port, ça pouvait varier. Mais, ce n'était pas comme maintenant. A cette époque-là, il y avait pas mal de gens derrière le guichet.
(*Soupirant*) Tout ça pour nous empêcher d'aller faire les courses dans la zone « nono » !

ELISABETH : La zone « nono » ?

BERNARD: (*Expliquant*) La zone « non- non ». La zone « non occupée »... C'est aussi comme ça qu'on l'avait baptisée.
L'autre, la zone occupée. C'était la zone « jaja ». La zone « oui-oui ».

ELISABETH : Je ne savais pas.

BERNARD: Question ligne et question zone...je suis au parfum. C'est pour ça qu'il ne faut pas me la faire à moi... Tiens ! C'est comme eux...
(*S'impatientant – Tapant sur le guichet*) Hé là ! Ca vient, oui ? Faut-il qu'on aille vous chercher ? On ne va tout de même pas passer le réveillon ici ! (*Un temps bref*) Pas de réponse.

ELISABETH : Ou ils sont sourds, ou ils se cachent du client.

BERNARD : Qu'ils y viennent avec leurs calendriers des postes. Ils seront reçus !

(*Un temps bref*)

SCENE 13: DE L'UTILITE DES LIGNES

ELISABETH : Finalement, je trouve que matérialiser des zones de discrétion par une simple ligne, ça fait un peu mesquin.
Pourquoi ne pas mettre des boxes ? A chaque comptoir ? Pour chaque usager ? Des espèces de confessionnaux, quoi !
Ici, on est à la poste, passe encore... Mais, imaginez, dans une pharmacie : (*Criant*)
« Deux boîtes de viagra pour dénouer l'aiguillette de Monsieur ! Deux... ! Un paquet de garnitures pour l'incontinence de Madame ! Un... ! Et trois litres de paraffine pour toute la famille ! »

BERNARD: Ouais. Un box avec une porte et une bonne serrure... !?
On a beau dire, mais la bande adhésive, ça revient quand même moins cher !

ELISABETH : Sans pour autant que ce soit un coffre-fort ! N'exagérons pas.

BENOÎT : Il est vrai que le client, 'faut peut-être éviter de le froisser aussi.... Comme on dit : « S'il se fait avoir une fois. Après il ne revient plus ! »

BERNARD : C'est pour ça que vous revenez pour la troisième fois, vous. Avec votre colis !

BENOÎT : Je parlais des billes. Parce que s'il a des billes, votre client... Et bien, il ira les placer ailleurs.

ELISABETH : C'est pourquoi il n'a pas à entendre des choses qui ne le regardent pas.

BENOÎT : Il faut aussi savoir ce qu'on veut. Finalement, qu'est-ce qu'on cherche... ?
Protéger l'usager des oreilles indiscretes ? Lui offrir davantage de confort ? Le faire mater par l'Employé pour le rendre plus malléable ? Ou filtrer la clientèle toujours plus nombreuse... ?
Il importe d'identifier clairement les besoins. Or, à mon avis, c'est la ligne qui tient la corde. C'est en effet l'outil le plus simple et le mieux adapté.

ELISABETH : Il n'empêche que, bien souvent, derrière une ligne de confidentialité, on entend autant que dans un salon de coiffure. Sinon davantage.

BENOÎT : Je m'en moque. Je n'ai rien à cacher.

ELISABETH : Oui. On cause. On cause. Mais tout cela, ça ne nous avance guère. Puisque l'Employé n'est toujours pas arrivé.

BENOÎT : Je me demande si je vais finir par faire partir mon colis. Moi. !

ELISABETH : Ca n'en prend pas le chemin.

(Un temps)

SCENE 14: LA CHAISE

BERNARD : Ce n'est pas le tout, mais, je commence à fatiguer. Il me faudrait bien une chaise pour m'asseoir.

'Pourriez pas m'en passer une ?

BENOÎT : Vous pouvez vous fouiller !

BERNARD: Hé là ! Ce qu'il est méchant celui-là ! C'est le diable en personne....
Mademoiselle... Si c'était un effet de votre bonté.

ELISABETH : Qu'est-ce qui vous empêche d'aller vous asseoir ?

BERNARD: Je me connais. Si je m'assois par terre, après, il faudra une grue pour me relever....

BENOÎT : ... Quand je vous disais que monsieur Cachepot était une grue cendrée... !

ELISABETH :... Personne ne vous dit de vous asseoir par terre... !

BERNARD: ... (*Rectifiant*) Gougenot... Je vous en prie, Mademoiselle Zabou, passez-moi donc une chaise ! Si je quitte mon poste, je le connais... (*Désignant Benoît Chaptal*) il va revenir monter sa tente.

ELISABETH : Qu'est-ce que ça peut faire, puisque vous avez votre ticket ?

BERNARD: Quand même. Etre derrière la ligne, vous ne savez pas ce que ça fait. Un bien fou ! La ligne jaune me grise... Je me sens comme au-dessus de la mêlée....
(*Pour lui*) Je vais finir par être accro à la ligne de confidentialité, moi...
(*Revenant à Elisabeth*) Une chaise... Une toute petite chaise... Je vous en prie....
Même un tabouret...
Pensez à la vieille dame que vous serez plus tard et qui se confondra en remerciements envers celui ou celle qui lui tendra une chaise, pour reposer ses membres perclus de rhumatismes.

(*Elisabeth allant lui en chercher une*)

BENOÎT: Vous n'allez pas vous laisser attendrir par ce vieux débris !

ELISABETH : Mon bon cœur me perdra. On me l'a toujours dit... (*Toutefois, elle en tend une à Bernard ... Puis elle tire brutalement la chaise qu'il tenait... Provoquant ainsi l'empiètement de Bernard hors de la ligne*)
Trop tard ! Qui va à la chasse, perd sa place !

BENOÎT: Bien joué!

BERNARD: Ah la carne! Ah la rouée ! Ah la perfide ! Même les Boches, ils ne me l'avaient pas fait ce coup-là ! (*S'asseyant sur la chaise, au bord de la ligne*) Je m'en souviendrai.

BENOÎT: (*Moqueur*) Vous vous êtes fait avoir !

BERNARD: Elle me la copiera ! Mais, ne vous en faites pas. Je vais lui garder un chien de ma chienne.

BENOÎT: Pour un vieil habitué des lignes de démarcation comme vous, vous vous êtes fait rouler comme un bleu ! Le retour dans la zone « jaja »... Ca se fête !

BERNARD: Elle ne perd rien pour attendre !

BENOÎT: Quel chancre!

ELISABETH: Taisez-vous ! Laissez-moi ruminer ma vengeance en paix !

SCENE 15: LE NOUVEL USAGER

*(-Stridulation à la porte d'entrée...
- Grésillement autorisant l'ouverture
-Entrée de Clément Joffretin)*

CLEMENT : *(Sifflant)* Pfuhuh ... ! Y a du peuple !

ELISABETH : Normal. Après les grèves, il y a toujours beaucoup de monde devant le guichet.

BENOÎT: Dommage que ça ne suive pas derrière !

CLEMENT : Je ne comprends pas. A la porte d'entrée, ils ont affiché les heures d'affluence. De 9 heures à 10 heures, c'était bon. J'étais dans les clous.

BERNARD: Ca ne l'est plus.

CLEMENT : C'était bien la peine de mettre un panneau ! *(Regard autour de lui - Un temps bref)* Ca fait longtemps que vous êtes là ?

BENOÎT: Ca va faire plus d'un mois.

CLEMENT : Plus d'un mois !? Dans ce cas-là je m'en vais.

ELISABETH : Ne l'écoutez pas, monsieur... Monsieur ?

CLEMENT : Clément... Clément Joffretin.

ELISABETH : Ne l'écoutez pas.... Monsieur Chaptal en veut à la terre entière... Non. Nous ne sommes là que depuis une heure. Ce qui objectivement n'est pas beaucoup, compte tenu du temps habituellement passé dans une Administration.

CLEMENT : C'est que je ne peux pas attendre longtemps. Je suis plombier. On m'a appelé en urgence. Une fuite à réparer... Mais, je ne vois point d'Employé ?

BERNARD: Nous non plus.

BENOÎT: Il a ouvert les portes, ce matin. Depuis, il n'a plus donné signe de vie.

CLEMENT : Depuis 9 heures ?

BERNARD: Depuis 9 heures.

CLEMENT : Il est 10 heures moins cinq.

ELISABETH : Il n'a peut-être pas de montre ?

CLEMENT : Tant pis. Je reviendrai.

BENOÎT: A votre place, je n'en ferais rien.

CLEMENT : Et ma fuite!?

BENOÎT: Une goutte d'eau dans l'océan. Elle ne va pas s'envoler, votre fuite. Vous la retrouverez quand vous sortirez... Si vous en sortez. Parce que moi, je ne suis toujours pas sorti.

BERNARD: Puis, le temps perdu à attendre aujourd'hui, ce sera toujours autant de temps de gagné pour la prochaine fois...

CLEMENT : Parce qu'ils en tiennent compte la fois suivante ?

ELISABETH : Dans l'Administration, l'attente est obligatoire, de toute façon... Alors il y a des Employés qui passent, comme ça, devant vous...

BENOÎT: ... quand il y en a...

BERNARD : ... quand il y en a. Puis qui vous examinent de la tête aux pieds....
« Ah, tiens ? Celui-ci, il n'y a que deux heures qu'il est là ? Encore trop vert ! On va le faire attendre un peu. »

Et le client, finit par vieillir comme un bon vieux Rom, à l'ombre d'un bon vieux fût de chêne. (*Eclatant de rire*) Ce qui lui confère cette jolie teinte ambrée. (*Désignant Benoît Chaptal*) Suivez mon regard...

Moi, comme je suis à point, ils ne vont sans doute pas tarder à m'appeler ! Même si Mademoiselle s'est accaparée l'espace de confidentialité qui me revenait de droit.

BENOÎT: (*Entre ses dents*) Vieil hypocrite !

CLEMENT : Parce que c'est obligé d'attendre... ?

ELISABETH: On ne peut pas y couper. Surtout depuis que la Poste est devenue Banque Postale.

ELISABETH : Forcément. Avant, elle n'avait que le courrier à trier. Ca allait plus vite.

BERNARD: Le secteur bancaire, pour elle, c'est quand même plus lucratif.

BENOÎT: 'Faut la comprendre aussi. Elle préfère vous refiler une SICAV ou un CODEVI plutôt qu'un timbre poste !

CLEMENT : Bon. Ben... Je vais faire comme la fuite. Je vais attendre.

SCENE 16: FAUSSE JOIE

(*Clément prenant un ticket*)

BENOÎT: (*Devinant*) 66 !

CLEMENT : (*Se méprenant et se dirigeant vers le guichet*) Voilà ! Voilà ! C'est moi.

ELISABETH : Hé là ! Qu'est-ce que vous faites ? On ne pénètre pas comme ça dans ma zone d'intimité. (*Séductrice*) Petit galopin.

CLEMENT : On vient de m'appeler !

ELISABETH : Reculez. Sinon, nous allons faire jaser....

(*L'empoignant, malgré lui, à bras le corps et dansant, après avoir tourné le bouton du transistor-* « Les plaisirs démodés » de Charles Aznavour)

« Viens découvrons toi et moi les plaisirs démodés

Ton cœur contre mon cœur malgré les rythmes fous

Je veux sentir mon corps par ton corps épousé
Dansons joue contre joue
Dansons joue contre joue...»

BERNARD: (*Sidéré*) Vous avez vu le plombier ! Avec ses

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr